

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XV

Québec, 28 mars 1903

No 32

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 497. — Les Quarante-Heures de la semaine, 497. — Prière quotidienne pendant le mois d'avril, 498. — Prédication du Carême à la Basilique, 498. — Nominations ecclésiastiques, 502. — Un Chemin de croix, 502. — Les religieux français en Angleterre, 506. — Des dispenses, S. V. P., 507. — Bibliographie, 512.

Calendrier

29	DIM.	*vl	De la Passion. <i>Asp.</i> et <i>Intr.</i> sans <i>Gloria Patri.</i> <i>Kyr.</i> du Car. I Vêp. du suiv., <i>O Doctor</i> , mém. du dim.
30	Lundi	b	S. Jean Damascène, confesseur et docteur (27).
31	Mardi	†vl	De la férie.
1	Mercr.	†vl	De la férie.
2	Jaudi	b	S. François de Paule, confesseur.
3	Vend.	b	N.-Dame de Pitié, <i>abl. maj.</i>
4	Samd.	b	S. Isidore, évêque et docteur.

Les Quarante-Heures de la semaine

30 mars, Chapelle des Hurons, à Saint-Ambroise. — 1^{er} avril, Couvent de Saint-Raymond. — 2, Saint-Antonin. — 4, Couvent de Saint-Damien.

Prière quotidienne pendant le mois d'avril

Divin Cœur de JÉSUS, je vous offre, par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous imolez continuellement sur l'autel. Je vous les offre, en particulier, pour que les chrétiens s'efforcent d'assister à la messe plus fréquemment et avec plus de dévotion.

Résolution apostolique : Assister à la messe aussi souvent que nous le permettent nos devoirs d'état.

Prédication du Carême à la Basilique de Québec

L'Eglise et l'instruction publique : tel est le sujet que Mgr l'Archevêque a traité, dimanche dernier, 22 mars, devant l'auditoire de la Basilique.

Nous ne pouvons donner ici qu'un pâle résumé du sermon vraiment remarquable prononcé par Sa Grandeur.

De son crayon d'artiste, Monseigneur a esquissé à grands traits l'œuvre immense accomplie par l'Eglise pour l'organisation et le développement de l'enseignement secondaire, de la haute éducation en Europe et même en notre jeune pays. A l'aide de l'histoire, il a montré quelle bienfaisante influence elle a exercée sur les sciences, sur la philosophie, sur les lettres, sur les beaux-arts.

Les grandes universités d'Europe — ces foyers de lumière et de vertu, d'où sont sortis tant d'hommes illustres : papes, évêques, chefs d'Etat, magistrats et autres, dont la renommée nous a transmis les noms —, à qui doivent-elles leur origine, sinon à l'Eglise catholique ? En France, les universités de Paris, de Montpellier, de Toulouse ; celles de Rome, de Naples, de Bologne, de Pise, en Italie ; celles de Salamanque, de Valladolid, de Saragosse, en Espagne ; de Vienne, de Mayence, de Cologne, en Allemagne ; d'Oxford, de Cambridge, en Angleterre ; de Lisbonne, en Portugal ; de Louvain, en Belgique, —

pour l'
l'Eglis
tégées
par la
par de
laire.
gneme
et par
sités sc
doxie ;
appelé
Après
de l'ins
ment q
l'Eglise
Ces en
modern
débarra
activité
tes les
Le pr
hommage
tériel, c
sciences
à ses de
ces déco
il l'exho
le domai
tenterait
derait à
travaux
qu'il n'ou
tinées : c
est un pe
L'Egli
sciences.
Car le pr
tion ; ce
partient :

pour ne citer que les plus célèbres,—ont toutes été fondées par l'Eglise. C'est elle qui a veillé sur leur berceau ; qui les a protégées dans leur enfance ; c'est elle qui les a conduites comme par la main à leur plein développement ; qui, le plus souvent, par des dotations princières, leur a assuré une existence séculaire. C'est elle encore qui a placé dans leurs chaires d'enseignement ses Docteurs les plus recommandables par la science et par la vertu : à tel point que quelques unes de ces universités sont devenues en première instance des tribunaux d'orthodoxie ; comme par exemple, l'université de Paris, que l'on a appelée « le Concile permanent des Gaules. »

Après avoir rappelé tous ces hauts faits de l'Eglise en faveur de l'instruction publique, le prédicateur manifesta son étonnement qu'il y ait eu des hommes assez audacieux pour jeter à l'Eglise l'injure d'avoir retardé les aspirations de l'esprit humain. Ces ennemis du nom catholique en appellent aux progrès modernes de la science. Dès que la raison, s'écrient-ils, a pu se débarrasser des entraves que mettait l'Eglise à sa puissante activité, on l'a vue prendre son essor et aboutir aux découvertes les plus merveilleuses.

Le prédicateur réfuta cette objection. — D'abord il rendit hommage au XIX^e siècle, qui, au point de vue du progrès matériel, du développement de l'industrie, de l'avancement des sciences pratiques, — personne ne le conteste, — est supérieur à ses devanciers. Puis il invita l'homme à profiter de toutes ces découvertes modernes, à en faire des applications usuelles ; il l'exhorta même à se lancer à de nouvelles recherches dans le domaine de la nature ; et il l'assura que jamais l'Eglise ne tenterait de l'arrêter dans cette voie ; que, bien plus, elle l'aiderait à y marcher sûrement, pourvu qu'il ne fit pas de ces travaux dans un ordre tout naturel le but de sa vie ; pourvu qu'il n'oubliât pas, à cause d'eux, l'intérêt de ses éternelles destinées : ce qui, malheureusement, surtout en certains pays, est un peu trop la tendance générale de notre temps.

L'Eglise n'a donc jamais essayé d'entraver la marche des sciences. Elle n'a fait que les maintenir à leur véritable rang. Car le progrès dans l'ordre matériel n'est pas toute la civilisation ; ce n'en est que la moins noble partie. La préséance appartient au développement intellectuel et moral de l'humanité.

Et si le siècle dernier est le premier entre tous au point de vue des progrès scientifiques, il ne l'est pas à beaucoup d'autres points de vue.

Ainsi, dans le monde de la philosophie contemporaine, quelle pauvreté là où l'on a voulu se soustraire à l'influence catholique ! On s'est lancé dans des systèmes plus absurdes les uns que les autres ; le rationalisme a tout envahi ; et on en est venu à donner le nom de philosophie à ce qui est tout autre chose. On n'a cherché, dans les différentes méthodes d'éducation, qu'à préparer le jeune homme à se faire le plus promptement possible une position dans le monde. Mais on a oublié de lui apprendre à penser juste, à méditer, à étudier l'essence des êtres ; on a oublié de lui enseigner la véritable philosophie. Aussi quels noms cette prétendue philosophie de notre temps peut-elle présenter à côté de ceux d'un Thomas d'Aquin, d'un Bonaventure, d'un Albert le Grand, d'un Suarez, pour ne citer que les plus illustres docteurs catholiques ?

L'Eglise a pareillement exercé sa bienfaitante action sur les belles-lettres. Quels sont les écrivains qui ont fait la gloire littéraire des deux grands siècles de Constantin et de Louis XIV, sinon des écrivains catholiques : un saint Ambroise, un saint Augustin, un saint Grégoire, un saint Jean-Chrysostome, un Corneille, un Boileau, un Racine. Du siècle dernier, disait un savant professeur d'une université catholique de France, peu d'œuvres passeront à la postérité : on n'a rien créé, on n'a fait que disséquer, qu'éplucher la création.

Dans le domaine des beaux-arts, la plus grande partie des chefs-d'œuvre, sinon tous, sont dus au génie inspirateur de l'Eglise. L'architecture, dans le roman, dans le gothique, dans le grec, compte ses plus belles productions parmi les églises, les cathédrales et les autres édifices religieux.

La peinture a commencé dans les cloîtres, elle s'est développée sous l'inspiration chrétienne, elle a atteint son apogée grâce au pinceau d'artistes catholiques. Ces grands maîtres de l'art ne visaient plus uniquement à la reproduction des formes extérieures ; ils tendaient à l'expression de l'idéal, du spirituel, du surnaturel. N'est-ce pas à cette influence de l'Eglise que l'on doit un Giotto, un Fra Angelico, un Corrège, un Titien, un Léonard de Vinci, un Raphaël, un Murillo ?

C'est en
sculpteur, q
cessera d'ad
tistes qui fo
ailleurs n'or

Enfin, la
cieux, quelle
religieuse !
sont redeval

Le disting
tout ce qu'a
littérature,
de la haute
raient encore
et là, s'ils so
ront contemp
que le génie
de la puissan
toutes les fac

Sa Grande
faveur de l'in
C'est à l'Eg
tholiques et fi
rions été fatal
aurions cessé
vérité est atte

Le clergé a
loppement de
notre système
nos collèges, r
été fondés, e
l'Eglise canadi

Certes, quoi
avons ici en n
ailleurs. On a e
de l'instruction
nationale.

Cette injure
dien-français es

C'est encore le génie de l'Eglise qui a guidé le ciseau du sculpteur, qui lui a fait produire ces chefs-d'œuvre que l'on ne cessera d'admirer. Michel-Ange, Bernin, Canova, sont des artistes qui font la gloire du nom catholique, et qui nulle part ailleurs n'ont trouvé des égaux.

Enfin, la musique, cette harmonie divine descendue des cieux, quelle perfection n'a-t-elle pas atteinte sous l'inspiration religieuse ! Palestrina, Allegri, Haydn, Mozart, Gounod lui sont redevables de leurs plus belles compositions.

Le distingué prédicateur, après avoir mis en pleine lumière tout ce qu'a fait l'Eglise pour le progrès des beaux-arts, de la littérature, de la philosophie et des sciences, pour le progrès de la haute éducation en Europe, invita ceux qui en douteraient encore à se rendre à Rome, au centre de la catholicité ; et là, s'ils sont observateurs sérieux et consciencieux, ils pourront contempler et admirer les chefs-d'œuvre de tous genres que le génie catholique y a laissés comme autant de preuves de la puissante influence de l'Eglise pour le développement de toutes les facultés humaines.

Sa Grandeur a résumé, en terminant, l'œuvre de l'Eglise en faveur de l'instruction publique en notre pays.

C'est à l'Eglise canadienne que nous devons d'être restés catholiques et français. Sans les évêques, sans le clergé, nous aurions été fatalement englobés par l'élément envahisseur, nous aurions cessé d'être une race à part, un peuple homogène. Cette vérité est attestée à chaque page des annales de notre histoire.

Le clergé a pris sa noble part de l'organisation et du développement de l'instruction primaire. Nous lui devons en entier notre système d'éducation secondaire : témoins nos couvents, nos collèges, nos séminaires, notre université, qui tous ont été fondés, entretenus — et Dieu sait à quel prix — par l'Eglise canadienne.

Certes, quoi qu'on en dise en certains quartiers, ce que nous avons ici en matière d'enseignement vaut bien ce qui existe ailleurs. On a eu l'audace d'affirmer, tout récemment, que l'état de l'instruction publique en notre province est une disgrâce nationale.

Cette injure lancée à la face du clergé et du peuple canadien-français est une pure fausseté. Il y a des gens qui

apprécient tout au poids de l'or : le critérium n'est pas toujours juste. Nos professeurs classiques, nos instituteurs et institutrices, il est vrai, ne sont pas suffisamment rémunérés. Mais il est injuste d'en conclure qu'ils sont inférieurs à ceux qui sont plus grassement payés. Il ne faut pas oublier que le zèle, le dévouement valent bien des millions; et nos prêtres de collège, professeurs de séminaire, recteurs d'université, avec leur modeste traitement de cent piastres par année, font plus peut-être pour l'œuvre de l'éducation que les professeurs touchant de fort honoraires.

Rendons donc justice à l'Eglise du Canada d'avoir tant fait pour le développement de l'éducation en notre pays, et d'avoir ainsi, en conservant à notre peuple sa langue et sa religion sauvé la race canadienne-française en Amérique.

Voilà en somme ce qu'a dit Mgr l'Archevêque au sujet de l'instruction publique au Canada; et il l'a dit avec cette autorité que lui donnent sa dignité, ses vastes connaissances et son expérience de nombreuses années d'enseignement.

X.

Nominations ecclésiastiques

Par décision de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, ont été nommés :

M. l'abbé Martial Dubé, curé de Sainte-Apolline.

M. l'abbé Cléophas Giroux, vicaire à Notre-Dame de Lévis.

UN CHEMIN DE CROIX

par Mr Charles Huot, peintre

Un *Chemin de croix*, telle est l'œuvre que vient d'exposer M. Huot au parloir des Dames Ursulines et qui est destinée à l'église de Fraserville.

En apercevant cette file de tableaux religieux d'un caractère si grave, et dont on a décoré toute une grande chambre du

mona
cueill
que cl
est pl
foule
œuvre

Cer
bien t
pareill
sont p
tence
leur m
ment e
et de c

Tels
dans u
—, que

Le c
usage d
quel qu

Le g
plan, p
avec ses
qui bla
pittores
groupe

Entre
relative

vue, il y
Au re
cessoires

qui ne p
en fait c

Une p
celle de

couleur l
naître pa
Tradition
autres, c

monastère, vous êtes, malgré vous, porté au silence et au recueillement. L'on se croirait volontiers transporté dans quelque chapelle si la disposition des toiles n'avertissait que l'on est plutôt au « salon » et si, d'ailleurs, l'on ne savait que la foule qui s'y porte depuis deux jours, est venue admirer une œuvre d'art.

Certes, une étude détaillée de toutes ces peintures serait bien téméraire, après les visites que l'on fait d'ordinaire en pareille occasion. Mais, outre que ces sortes d'analyses ne nous sont pas familières, eussions-nous eu tout le loisir et la compétence voulus que nous serions encore bien empêché : c'est dans leur milieu qu'il faut voir les tableaux pour en juger. Comment en apprécier ailleurs l'harmonie qui est rapport d'ordre et de convenance ?

Tels qu'on les aperçoit ici cependant, sous un plafond bas et dans une salle qui manque d'espace — les cadres se touchent —, quel effet ils produisent !

Le coloris de la gamme est sobre et le peintre ayant fait usage du procédé à la couleur mate, l'œil peut voir sans trouble, quel que soit l'angle sous lequel il regarde.

Le groupement des personnages, au premier et au second plan, produit un excellent contraste. L'humanité coupable avec ses bourreaux et, derrière ces derniers, la foule en délire qui blasphème, tranche admirablement — je parle de l'effet pittoresque va sans dire — avec le Sauveur auguste et le petit groupe de fidèles qui le suivent.

Entre tant d'objets et de personnages divers, sur une toile relativement petite (3 pds x 4) et dans un décor qui se meut à vue, il y a de l'air et la perspective est nette, lumineuse.

Au reste, quoique l'idée en général demande beaucoup d'accessoires, tout est fortement condensé, pas un coup de pinceau qui ne porte. Ce qui n'est pas écrit — car, tout doit-il l'être en fait d'art ? — le peintre d'un trait sait le suggérer.

Une préoccupation de sa part qui nous a fort intéressé, c'est celle de faire un peu d'archéologie. Il y a là — enfin ! — de la couleur locale et ceux qui s'y entendent nous assurent reconnaître partout le texte de l'Évangile, celui de l'histoire ou de la Tradition. Un excellent effet tiré de la Tradition, c'est, entre autres, celui des trois chutes où l'affaissement graduel du

Christ est si finement nuancé. A la dernière, le cœur est vraiment saisi tant l'anéantissement du divin supplicié est profond.

Beaucoup de vivacité aussi dans tout cet archaïsme du décor. La présence des femmes du Carmel avec leur costume pittoresque, ici et là le long de la voie douloureuse, donne une sensation d'Orient pieux et attendri.

* * *

Mais ce qui nous frappe surtout, dans toute cette composition. — cela sans doute tient beaucoup à la nature du drame, — c'est le relief, le mouvement, la vie.

C'est vivant ! De la première station à la dernière, depuis le moment où, se détournant de Pilate, le Sauveur, les bras liés, avance le pied droit comme pour dire : Je suis prêt ! jusqu'au moment où attaché à la croix et penchant son chef divin, il dit : *consummatum est*, nulle part le drame ne souffre d'arrêt ; nul ralentissement, nul vide, tout marche impitoyablement vers l'acte final. La rencontre de Jésus avec sa mère, celle des saintes femmes, à notre avis si délicieuse — voyez donc la femme qui se détourne en entendant Jésus, cette autre qui est debout un peu en arrière et cache d'une main son visage si inexprimablement triste et beau, — l'arrivée de Simon le Cyrénéen, Véronique essuyant la Sainte Face, toutes ces scènes, loin d'interrompre le récit, ne font que ressortir davantage le lugubre spectacle. — Oh ! le sujet de méditation pour la toile, le sujet d'émotions pour l'artiste ! Bien des visiteurs ont essuyé des larmes en regardant ces tableaux. N'est-ce pas déjà la plus belle récompense que pouvait en espérer l'auteur ? Ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, a dit Goëthe en parlant d'art, c'est le *frisson* . . .

L'on sent que le peintre a mis, dans cette composition, tout son esprit et tout son cœur, tout son talent.

La manière offre parfois des traits de réalisme fort expressifs. Je note en passant certaines contorsions anatomiques pour exprimer la rage, ce bourreau qui pique de sa grande lance le pied nu du Sauveur pendant que celui-ci est à terre, la main qui fait couler du sang avec tant d'abondance en enfonçant le premier clou.

Voyez-vous les gouttes qui ont rejailli sur cette main ? C'est

le pr
ainsi
diffici
A c
ouvrai
reau q
grand-
Cett
lection.
Eafin
Le ci
visibler
La fe
d'arrive
Cepen
sa croix
Ces pe
de Dieu,
part l'ar
au milie
nité sain
inaltérab
Le *Ch*
ces peint
personna
— la sain
Jésus, le
bras un p
cela opère
Enfin le
l'éclairc
Christ n'
vers les pa
mystérieu
loppe tout
résurrectio
En conté
ment rapp
dogmes de

le premier sang qui *retombe* sur la nation décide. Hélas ! ainsi que dans la tragédie célèbre, comme ces taches seront difficiles à laver ! comme l'empreinte d'un tel sang va durer !

A ce moment, l'expression répandue sur le visage de Jésus ouvrant les bras pour être cloué à la croix, en face du bourreau qui le regarde, est poignante d'angoisse. A deux pas le grand-prêtre qui figure la loi, contemple la scène . . .

Cette station est l'une des plus pathétiques de toute la collection.

Enfin le gibet est dressé en l'air et l'agonie va commencer.

Le ciel, tantôt d'azur, s'obscurcit et le monde physique est visiblement troublé.

La foule impatiente, pressée aux abords du Golgotha, a hâte d'arriver au dénouement.

Cependant, au-dessus de l'agitation universelle, du haut de sa croix plane le Christ miséricordieux.

Ces paroles : — tout un thème pour l'artiste — « Voici l'Agneau de Dieu, celui qui a pris sur lui les péchés du monde, » nulle part l'artiste ne les oublie. Pendant la marche au Calvaire, au milieu même des accablements les plus profonds, l'humanité sainte du Sauveur conserve sa majesté et le visage est inaltérablement doux.

Le *Christ en croix* est peut-être la plus travaillée de toutes ces peintures. Sur le fond sombre du ciel, entre les deux seuls personnages que l'on aperçoit à présent chaque côté de la croix — la sainte Vierge et saint Jean — cette attitude du corps de Jésus, le ton des chairs, la douleur de celle qui a néanmoins les bras un peu levés comme pour dire : j'accepte le sacrifice, tout cela opère dans notre âme une émotion ineffablement triste.

Enfin la *mise au tombeau* à la lueur de l'urne en feu qui l'éclaire, rappelle les tons doux de l'art flamand. Le corps du Christ n'a rien là qui annonce la destruction du néant. A travers les parfums visibles de l'atmosphère sépulcrale, la lumière mystérieuse qui jette ses demi-jours, le calme infini qui enveloppe toute cette scène, flotte comme un pressentiment de la résurrection prochaine.

En contemplant cette dernière toile, je me suis involontairement rappelé le sermon où Bourdaloue parlant de l'un des dogmes de la Passion, nous montre si vivement comment le

Maître de la vie rend l'âme par un acte pur de sa volonté divine. C'est de même que le peintre nous fait voir la descente de Jésus au tombeau. Ne sait-on pas que ce tombeau est *glorieux* et ne connaîtra pas la corruption ?

Telles sont les impressions sincères que nous avons rapportées de ce « salon » où pour bien comprendre et apprécier le charme intime de la peinture qui y était étalée, il aurait fallu peut-être l'initiation et la poésie de celui qui en est l'auteur.

Il y aurait sans doute pour un connaisseur des fautes à noter dans l'œuvre si considérable du peintre, mais probablement aussi d'autres qualités encore que celles que nous avons louées et qu'un amateur comme nous n'a pas su y découvrir.

Deux ou trois années, au fond ne sont pas grande chose pour un travail de cette sorte. Combien de temps, pour ne citer qu'un exemple, un Léonard de Vinci n'a-t-il pas mis à esquisser seulement la tête du Christ dans son tableau de la Cène ?

N'insistons pas. Ce que nous avons sous les yeux est déjà beau, très beau même pour notre pays. Beaucoup d'églises et des plus somptueuses n'en ont pas autant. Aussi le public de Québec, assez bon juge d'ordinaire, a admiré ce vaste effort du maître canadien.

Il a trouvé que l'œuvre avait de la couleur, du style et même de l'originalité.

Il a trouvé enfin qu'elle avait de la chaleur, du sentiment et qu'elle produisait de l'émotion.

N'est-ce pas assez, plus qu'il ne faut même pour justifier nos applaudissements ?

Québec, 11 mars 1903.

J.-E. PRINCE.

Les religieux français en Angleterre

Le Bon Dieu a ses vues en dirigeant sur le sol anglais tant de Congrégations. Car il y en a un peu partout, surtout dans le sud de la grande île. . . Au contact de tous ces religieux et religieuses une foule de préjugés contre le catholicisme disparaissent, et le mouvement de conversions, commencé depuis un

certain
tout d
Et ce
bre de
sieurs
prix d
que ter
fice (2
néfice
enfants
guise.
tholiqu

Un mer
cle sur la
sieurs Sen

Le gr
du Car
mot, la
rien, de

Encor
qui dem

se pose
nent. C
ciens : le

tient plu
damné le

tion. Qu

faudage

Précis

prendre

du nôtre.

un leude

rieuse ét

vait quel

certain nombre d'années, va s'accéléralant de plus en plus, surtout dans la portion de l'église établie appelée « High Church. » Et ce n'est pas seulement le peuple qui est travaillé, bon nombre de pasteurs se sentent attirés vers l'Eglise romaine ; plusieurs sont convertis ou envoient des conversions, et cela au prix de sacrifices héroïques. L'un d'eux a demandé pour quelque temps gîte à Appuldurcombe. Il avait un très joli bénéfice (20 à 25,000 fr.), une femme qui avait une belle dot ; bénéfice et femme lui ont été soustraits, ainsi que ses quatre enfants qu'il espère du moins recouvrer et faire élever à sa guise. Il compte entrer comme professeur dans un collège catholique.

(Extrait d'une lettre de DON GUÉDON, bénédictin.)

Des dispenses, S. V. P.

Un membre du clergé de Paris publiait naguère sous ce titre un excellent article sur la *Pénitence*. Nous croyons utile de le reproduire ici, à la suite de plusieurs *Semaines religieuses* de France :

Le gros souci d'un certain nombre de chrétiens, au début du Carême, c'est de demander des dispenses et, tranchons le mot, la permission de ne rien observer, mais *rien, absolument rien*, de toutes les anciennes prescriptions de l'Eglise.

Encore doit-on regarder comme des chrétiens passables ceux qui demandent des dispenses, car pour beaucoup la question ne se pose même pas et, tout simplement, les permissions se prennent. Cette tendance à l'absolu relâchement trouve ses théoriciens : le Carême a fait son temps, disent-ils. On ne le maintient plus que pour mémoire. Et l'hygiène moderne ayant condamné le jeûne, dans un quart de siècle il n'en sera plus question. Que voilà de beaux bavardages ! et comme tout cet échafaudage croule devant un examen sérieux !

Précisément, c'est au nom de l'hygiène que l'on commence à prendre la défense du Carême, et cela dans des camps distincts du nôtre. Il y a quelques jours à peine, le *Petit Journal*, dans un *leuder article*, signé de Thomas Grimm, donnait une fort curieuse étude historique sur le Carême. Naturellement il s'y trouvait quelques erreurs d'assez peu d'importance au reste. Mais

enfin on concluait à la réhabilitation du Carême au point de vue de l'hygiène et de la santé, et ces conclusions étaient basées sur le témoignage de médecins et d'hygiénistes renommés.

Il est très sûr que de trop manger, de manger toujours et d'absorber tant et tant de viandes, non seulement n'est nullement nécessaire à la santé, mais encore est un régime mauvais, nuisible, et qu'on fait bien de modifier, de suspendre, à certaines époques de l'année. Aujourd'hui, les médecins s'accordent, dans le but de reposer les estomacs fatigués, à prescrire pendant quinze jours ou trois semaines, et quelquefois davantage, de sévères, d'impitoyables abstinences. « Vous ne boirez plus de vin ; de l'eau, rien que de l'eau ! — Bien, docteur ! — Vous ne prendrez plus rien que du lait. — Bien, docteur, etc., etc. » Et l'on passe ainsi par toutes les ordonnances de la Faculté.

Sans aller jusqu'à ces extrémités, parfois nécessaires, pourquoi ne pas profiter des temps d'abstinence prescrits par l'Eglise pour modérer son régime alimentaire, se purifier le sang, s'assainir le corps et se refaire la santé ? — Un bon maigre, c'est-à-dire un maigre simple, sans toutes ces sauces infernales dont la cuisine moderne cherche à relever le goût, un maigre hygiénique est tout ce qu'il a de plus utile à l'époque du printemps en particulier. — En ce temps de renouveau, où la sève s'agit dans tous les vivants, c'est chose sage et très pratique que de diminuer un peu l'alimentation le matin et le soir, et de s'abstenir de certains mets trop échauffants.

On me citait ces jours-ci l'exemple d'une jeune femme jadis chrétienne, mariée sans Dieu à un athée militant, qui se fait donner la discipline chaque jour par sa bonne par crainte de prendre de l'embonpoint.

D'autres, pour bien se porter, se plongent tous les matins dans l'eau froide. Jamais l'Eglise n'en a tant demandé, et pourtant les motifs qu'elle peut invoquer pour imposer quelque gêne sont graves et puissants.

La pénitence, toujours indispensable au bien des individus, n'a jamais été plus indiquée, plus désirable au point de vue social. Une réaction vigoureuse, rationnelle, suivie, s'impose à bref délai dans ce sens. Il faut reprendre ces vieilles pratiques, les remettre à la mode, les faire estimer dans les milieux chrétiens. Les indifférents, les mondains ne suivront pas, soit ! mais du

moins
foyers
rait à l
descend
éclairés
trie, tie
tumes d

Le C
être bie
bien diff
la fièvre

Tel q
parfaite
giène et
qu'une a

Extrê
tout des
se reteni
de faire
pour ains

En se s
les sont a
que l'Egl
salut. Ca
pénitence
n'existait
courageus
et j'ajout
pénitence,
pénitence,

Le manc
renvoyer à
fête religie
Marie de S
philologie,

moins l'Évangile et ses traditions seront respectées dans les foyers chrétiens. Le système du *moins possible* nous conduirait à la mort. Que le clergé cesse donc une malheureuse condescendance. Et je forme le vœu que tous nos amis, mieux éclairés sur les vrais intérêts de leur âme et sur ceux de la patrie, tiennent à honneur de restaurer les vieilles et saintes coutumes de l'Église.

Le Carême, tel qu'on le pratiquait au moyen âge, était peut-être bien sévère. Mais aussi les conditions de la vie étaient bien différentes ; on se couchait plus tôt, on ne vivait pas dans la fièvre.

Tel que nous le présente la législation actuelle de l'Église, parfaitement d'accord avec les plus sages prescriptions de l'hygiène et les données de l'expérience, le Carême n'est plus qu'une affaire de bonne volonté.

Extrêmement profitable au corps, cette institution est surtout des plus précieuses pour la santé de l'âme. L'habitude de se retenir, de se mortifier, de brider ses appétits et ses caprices, de faire des efforts et des sacrifices pour Dieu, s'y contracte pour ainsi dire naturellement.

En se soumettant de bonne grâce à ces obligations, les fidèles sont assurés d'accomplir au moins ce minimum de pénitence que l'Église, dans sa sollicitude maternelle, a prévu pour leur salut. Car il ne s'agit pas de savoir si telle ou telle forme de la pénitence sera maintenue ou pourra disparaître. « Si le Carême n'existait pas, il faudrait l'inventer », concluait hardiment et courageusement le *Petit Journal* parlant au nom de l'hygiène, et j'ajoute, au nom des nécessités urgentes, inévitables de la pénitence, cette grande loi du salut : « Si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous. »

LE PARISIEN.

Le manque d'espace nous oblige, à notre grand regret, de renvoyer à la semaine prochaine un beau compte rendu d'une fête religieuse qui eut lieu le 19 mars, au Couvent de Jésus-Marie de Sillery, ainsi qu'une correspondance sur un sujet de philologie, de notre ami B.

Education domestique

(Suite et fin.)

LA TOILETTE

Ce que les modes ont d'exagéré chez l'enfant et la jeune fille démontre tristement, il faut l'avouer, la frivolité des mères.

Nous sommes frivoles quand nous torturons nos cerveaux pour parer nos enfants ; nous sommes folles quand nous attirons à tout prix sur elles l'attention ou l'adoration, folles encore quand nous inventons ou acceptons des modes qui, dès leurs plus jeunes années, les condamnent à jouer à la madame, concentrent leur attention sur elles-mêmes, gênent les exercices de leur âge, contraignent la liberté de leurs allures, et en font, bien avant le temps, de petites femmes coquettes, éprises de luxe, et contentes d'être remarquées.

Et croyez-vous qu'il soit sain pour ces jeunes créatures de vous voir si occupées de l'effet qu'elles produisent ? Comment, plus tard, leur ferez-vous comprendre que les honnêtes femmes doivent passer inaperçues, alors que pendant toute leur enfance vous aurez fait d'elles les enseignes vivantes de votre vanité ?

Est-ce donc à dire qu'il faille rompre en visière avec la mode, n'adopter jamais les innovations ? Non, sans doute ; ce serait une manière inverse d'attirer cette attention, dangereuse pour vos filles. Mais lorsqu'une mode s'écarte brusquement de la coutume, de l'effet général, lorsqu'elle tend à établir un petit nombre d'exceptions notoirement bizarres, lorsque, surtout, elle viole les lois du bon sens, de l'hygiène infantine et devient une gêne, sinon un supplice, pour ses petites victimes, il faut s'y soustraire ou, selon les cas, attendre qu'elle se soit universellement imposée.

Habillez bien vos filles, c'est légitime ; mais n'oubliez jamais en elles l'être moral, la femme qui est en germe dans le bébé. Ne donnez pas de pâture à ces vanités naissantes, à ces personnalités enfantines, qu'il dépend de vous de réprimer ou de développer. Ne cultivez pas en vos filles ce *moi* qui se repaît, pour ainsi dire dès le berceau, de l'attention aussi bien que des attentions d'autrui.

* * *

S'il y
lette au
lorsque
avenir,
La v
une ten
que jou
recherch
cevable
lois de
au bal d
qualifie
taire d
regards

L'am
ravale à
pations
goïste s
charité,
graves i
Il im
D'acc
toilette,
Si elles
plus tar
de leur
A res
aujourd
tence fé
A éle
vanités,
qui peu
A ne
fectionn
A ne
remarq
nances
se dépa

S'il y a des inconvénients graves à inspirer l'amour de la toilette aux petites filles, combien ces inconvénients s'accroissent lorsque les enfants ont grandi, et se forment au seuil d'un avenir, d'un nouveau foyer !

La vanité maternelle a grandi, elle aussi. Elle s'asservit une tendresse mal entendue. C'est ainsi que nous voyons chaque jour des jeunes filles habillées avec un luxe exagéré, une recherche ridicule. Et ne dirons-nous pas un mot de l'inconcevable, de l'impardonnable faiblesse qui fait ou laisse violer les lois de la décence ? Que de jeunes filles, de nos jours, portent au bal des toilettes absolument inconvenantes ! Et comment qualifier les mères qui, n'ayant pas su inspirer la plus élémentaire des réserves, ne savent pas davantage les préserver des regards, des critiques, du blâme qu'attirent de telles toilettes ?

* * *

L'amour, le soin exagéré de la toilette rétrécit l'esprit, et le ravale à des mesquines et puériles combinaisons, à des préoccupations vaniteuses et mièvres ; il atrophie le cœur dans l'égoïste souci de surpasser les autres ; il tue la générosité, la charité, il excite la jalousie, et enfin, il porte trop souvent de graves atteintes au repos, à la dignité de la famille.

Il importe donc absolument :

D'accoutumer les jeunes filles à ne pas dépasser, pour leur toilette, une somme raisonnable, proportionnée à leur situation. Si elles ne se plient pas à cette règle rigoureuse, elles feront, plus tard, passer leurs dépenses personnelles avant le bien-être de leur foyer.

A restreindre dans leur budget la part du superflu, qui tient aujourd'hui une place honteusement exagérée dans une existence féminine.

A élever leurs pensées et leur jugement au-dessus des petites vanités, des sottes rivalités, et même des légères mortifications qui peuvent avoir la toilette pour objet.

A ne pas passer un temps considérable à s'attifer ou à confectionner des objets de parure inutiles.

A ne porter ni les modes excentriques qui peuvent les faire remarquer d'une manière regrettable, ni à sacrifier les convenances sévères dont une femme comme il faut ne doit jamais se départir.

Bibliographie

L'ATTENTE DE JÉSUS ou *Mois préparatoire à la première communion*, par M. l'abbé GEISPITZ, maître de chapelle de Notre-Dame de Paris. Un vol. in-18 de 300 pages. Prix : 1 fr. 50. (Librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris ; et chez Pruneau & Kirouac, et Garneau, à Québec.)

Deux ans de catéchisme préparatoire à la première communion sont un point des statuts dans tous les diocèses ; une retraite de trois jours comme préparation immédiate est partout un article du règlement paroissial, que même les directeurs d'écoles laïques doivent respecter.

Mais le zélé directeur de la maîtrise de Notre-Dame de Paris a jugé, avec raison, qu'il pourrait y avoir mieux. De là, son *Attente de Jésus ou Mois préparatoire*.

Grâce à Dieu, nous avons encore de bonnes écoles chrétiennes, et de nombreuses familles qui tiennent à la pieuse préparation du grand jour. Le livre de M. l'abbé Geispitz sera leur guide, leur lumière et leur ami, parce que, durant trente jours, il leur offre chaque matin une substantielle lecture sur toutes les grandes vérités qui se rapportent à Jésus-Eucharistie.

Voici quelques-uns de ces titres : L'appel de Jésus, l'Attente, le Désiré, la Crèche et l'Autel, l'Institution, la Manne, l'Ame transfigurée, le Tabernacle, la Voie nouvelle, etc., etc. Et, au milieu de ces délicieux chapitres, toujours des traits historiques, ou le souvenir de quelques faits évangéliques du plus attrayant intérêt.

E.

— REVUE DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES, mensuelle. — 15 fr. par année, pour l'Union postale. — Henri Morel, 77, rue Nationale, Lille (Nord), France.

Sommaire du N° de février 1903 : Adresse à S. S. Léon XIII, à l'occasion de son jubilé pontifical. — La science infuse du Christ (2^e art.), par M. le chanoine J.-A. CHOLLET. — La loi sur les Associations et les Congrégations religieuses (1^{er} art.), par M. le chanoine H. MOUREAU. — L'École de la spiritualité simplifiée et la formule « le laisser-faire Dieu » (1^{er} art.), par M. H. WATRIGANT. — La possibilité du fait miraculeux (4^e et dernier art.), par M. le chanoine L. BRÉMOND. — Une nouvelle collection liturgique, par M. l'abbé A. L. — Des études scripturaires, par M. H. Q. — M. Pillet, Consulteur de la S. C. du Concile.